

SEPT. 22 1998

Le

FRANÇAIS

Vol. 87, Numéro 49, Mardi le 22 septembre 1998

On a des problèmes techniques depuis 1977 !

Guy Bertrand défendra l'AÉUM

Le chevalier de l'unité canadienne défendra désormais l'Association des étudiants de l'Université McGill dans la poursuite contre le gouvernement du Québec concernant les frais de scolarité discriminatoires.

Julien Laplante

C'est décidé, ce sera Me Guy Bertrand qui défendra l'Association des étudiants de l'Université McGill (AÉUM) dans l'appel concernant les frais de scolarité discriminatoires. L'AÉUM poursuit effectivement le gouvernement du Québec à propos de l'imposition de frais de scolarité plus élevés pour les étudiants hors-Québec. Selon l'AÉUM, l'imposition de tels frais serait contraire à certaines clauses de la Charte des droits et libertés.

Cette décision a été prise à la suite du congédiement du précédent défenseur de l'AÉUM dans cette affaire, Me André Durocher, dû à un manque de clarté dans ses explications quant aux procédures qui devaient être empruntées pour l'appel et, surtout, à une facture un peu trop élevée par rapport à l'estimé initial.

Des recherches précipitées

L'AÉUM a donc entrepris de se trouver un nouvel avocat en vitesse à la suite de ses nombreux déboires et de son insatisfaction face au travail de Me Durocher. Celui-ci avait annoncé aux membres de l'exécutif que le *factum* (terme juridique désignant le document qui précise si on entreprend les procédures d'appel) devait être remis dans une semaine. Cependant, Me Durocher leur avait auparavant expliqué que rien ne pressait pour la décision d'aller en appel ou non.

C'est donc à la dernière minute, après avoir obtenu un délai de 60 jours pour la remise du *factum*, que le nouvel avocat a été trouvé. En entrevue au *Délit*, Jeffrey Feiner, vice-président aux affaires externes de l'AÉUM, expliquait que la décision d'embaucher Me Guy Bertrand avait été prise après avoir essuyé un refus auprès de

Me Julius Grey. Me Grey, professeur de droit à l'Université McGill et avocat reconnu dans le domaine des libertés civiles, a dû décliner l'offre en raison des possibilités de conflit d'intérêt avec son employeur. La poursuite implique effectivement l'Université McGill et ceci aurait pu être dommageable autant pour la cause de l'AÉUM que pour le professeur Grey.

Les membres de l'exécutif de l'AÉUM se sont donc tournés vers les suggestions de trois professeurs de droit de l'université pour se rendre compte que le nom de Guy Bertrand revenait dans presque toutes les discussions en raison, selon Jeffrey Feiner, de son « talent de plaideur » et de sa « téna-cité ».

Une source de financement obscure

Après une rencontre avec Me Bertrand, où le représentant de l'AÉUM a clairement

laissé entendre que les honoraires ne devraient pas dépasser 20 000\$, l'avocat a accepté l'offre en expliquant qu'il s'organiserait pour trouver des sources de financement privé. Interrogé sur la nature de ces sources, Jeffrey Feiner n'a pas voulu en dévoiler l'origine sous prétexte que le tout restait à confirmer.

L'AÉUM n'estime pas que les nombreux débats du défenseur de l'unité canadienne avec acteurs politiques de toutes sortes puissent nuire à la cause des frais de scolarité. En effet, on affirme avoir choisi cet avocat pour ses habiletés, et on ne semble pas croire que l'opinion publique puisse y changer quelque chose.

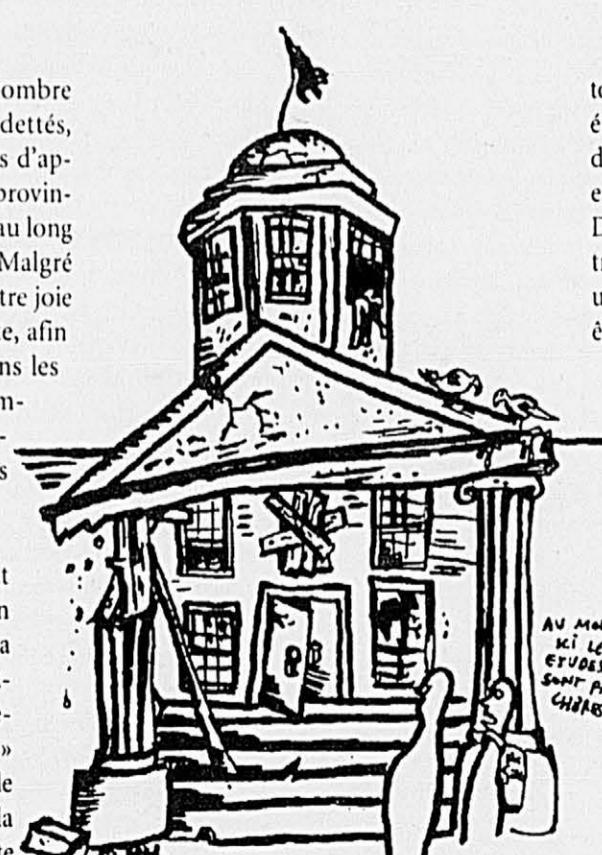
Les représentants des étudiants de l'Université McGill continueront donc de défendre des frais de scolarité égaux pour tous les étudiants canadiens au Québec, mais cette fois-ci avec un avocat fort controversé, et qui pourrait fort bien le devenir encore plus.

Bémol sur le gel des frais de scolarité

Patrick Primeau

Dans le contexte actuel, où bon nombre d'étudiants sont démesurément endettés, nous sommes sans aucun doute ravis d'apprendre que le présent gouvernement provincial entend geler les frais de scolarité au long d'un second mandat, s'il est réélu. Malgré tout, il est primordial de contenir notre joie tout en poursuivant la lutte étudiante, afin que la qualité de l'enseignement dans les universités québécoises ne soit pas compromise. Il est nécessaire que l'éducation demeure l'une des priorités de nos très chers politiciens.

Comme le mentionnait récemment Nikolas Ducharme de la Fédération étudiante du Québec (FEUQ), « il sera important de continuer (...) à réclamer un réinvestissement gouvernemental dans le réseau universitaire. » En ces quelques mots, le président de la Fédération exprimait haut et fort la volonté de la communauté étudiante d'avoir droit à une formation de haut niveau tout en conservant une relative accessibilité. Relative car en comparaison avec la plupart des pays industrialisés, le coût des études supérieures au Québec demeure respectable.



Bien sûr, outré par ce dernier commentaire vous allez peut-être me citer une série de statistiques justifiant la nécessité d'avoir des frais de scolarité peu élevés. Par exemple, que la dette moyenne d'un bachelier

tourne autour de 12 000 \$, que l'endettement étudiant au Québec s'élève à 2,5 milliards de dollars ou bien que le taux élevé d'abandon est directement lié à l'incertitude financière. D'accord. Ces chiffres peuvent nous paraître monstrueux, mais il faut les prendre avec un grain de sel car le problème réside peut-être ailleurs.

S'endetter de quelques milliers de dollars pour avoir une formation de qualité et un diplôme recherché nous donnant ainsi l'opportunité de se trouver un emploi valorisant et bien rémunéré pourrait sembler justifié ? Toutefois, la réalité est tout autre et c'est là où réside le cœur du problème. N'oublions pas que seulement 50 % des diplômés dénichent un emploi dans leur domaine deux ans après la fin de leurs études universitaires. Ainsi, dans un contexte social où il y aurait un taux de placement plus élevé, l'étudiant moyen serait beaucoup moins réticent à demander une aide financière pour compléter ses études. La FEUQ estime à 60 % le nombre d'étudiants craignant pour leur avenir et que le taux de chômage des 18-24 ans a doublé depuis les années soixante.

Sommaire

| | | |
|----|------------------------------|--|
| 2 | Clark et compagnie | |
| 3 | Édito et déclaration | |
| 4 | Salut les francophones | |
| 5 | Les Oranges au TNM | |
| 6 | 2 Secondes | |
| 7 | Immobile de Ying Chen | |
| 8 | Julos, le belge | |
| 8 | The Respectables | |
| 9 | La police et Monica | |
| 10 | Allende et la Coupe du Monde | |
| 11 | ...et la suite | |

Sylvain Larocque

Tête à clarques

Dire que le Parti conservateur est en mauvaise posture serait un euphémisme. Depuis le départ Jean Charest, le chef le plus dynamique à avoir dirigé le parti centenaire, les aspirants à sa succession tentent tant bien que mal d'attirer l'attention. Cinq parfaits inconnus, sauf Joe Clark le revenant, qui est venu jeudi dernier à McGill prendre le pouls du peu de gens qui s'intéressent encore à la chose.

Devant une salle comble de l'édi-
fice Shatner, Joe Clark, au grand étonnement de toute personne normalement constituée, s'est d'abord affairé à expliquer pourquoi on le retrouvait de nouveau dans une course au leadership du PC. "Je pensais avoir terminé avec la politique, mais en voyant les choses se déteriorer graduellement, je me suis dit que mon expérience pourrait peut-être contribuer au débat."

C'est bien beau l'expérience d'un vieux routier de la politique, mais ça n'aide certainement pas à apporter des idées nouvelles à une question

nationale qui en a bien besoin...

L'ami Joe — c'est presque ainsi que le groupe PC de McGill a accueilli Clark... — s'est donc mis à proclamer (sans trop faire de promesses, bien sûr) les bonnes vieilles phrases rassurantes qu'on aime bien entendre à propos d'un Canada uni. "Les différences nationales se sont aggravées, a-t-il lancé, mais une majorité de Canadiens et de Québécois veulent encore d'un Canada uni." Il a ensuite réitéré les engagements qui ont fait sa marque, à savoir qu'un gouvernement qu'il dirigerait laisserait plus de latitude aux provinces, en maintenant un gouvernement central fort mais moins imposant.

Comme il se doit, il s'est permis, comme le font tous les Conservateurs, de décocher quelques flèches à l'endroit du Parti réformiste, affirmant qu'il "a gagné contre Preston Manning" et que "le Reform est aujourd'hui dans le trouble." Pincé-sans-rire, il a ensuite déclaré que le PC était le seul choix possible au niveau national si l'on ne veut pas vo-

ter libéral. Mais qu'est-ce qui lui dit qu'on a encore besoin de grands partis "nationaux" alors que chaque coin du pays a ses problèmes bien spécifiques?

S'il y a un parti dans le trouble, c'est bien le PC. Lors de l'élection partielle dans Sherbrooke, le 14 septembre dernier, le candidat conservateur a recueilli moins de 10 p. cent du vote. De plus, malgré une course au leadership, le nombre de membres du parti n'a augmenté que marginalement, alors qu'habituellement il devrait monter en flèche. À part Joe Clark, qui compte sur son passé pour attirer sur lui les caméras, les autres candidats, Hugh Segal, l'avocat montréalais Michael Fortier, le fermier de la Saskatchewan David Orchard et le Manitobain Brian Pallister n'ont rien pour attirer l'attention, car eux non plus n'ont pas grand chose de neuf à proposer...

Sans charisme, point de salut...

Pour revenir à Clark, il n'a pu s'empêcher celle-ci dans son discours mcgillois: "il faut aller cher-

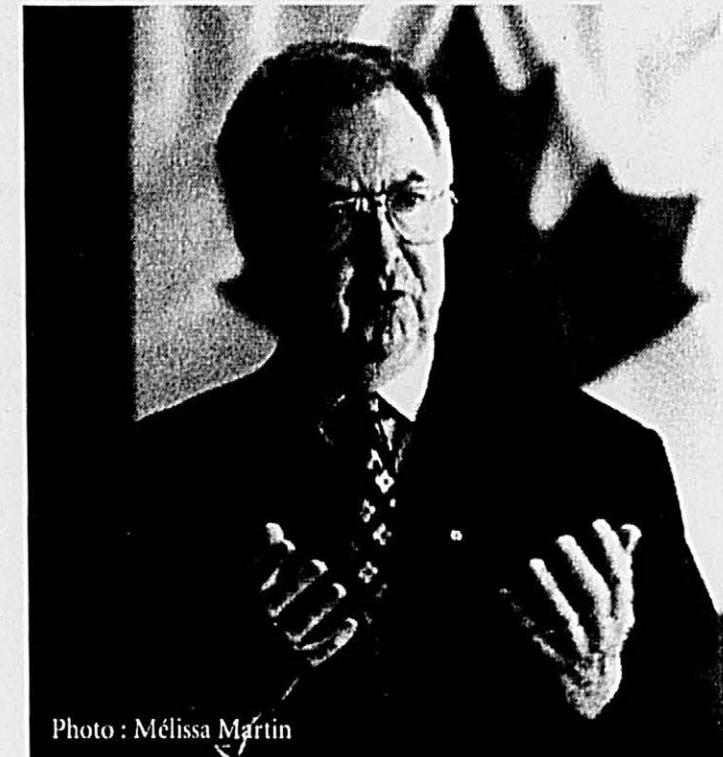


Photo : Mélissa Martin

cher le vote des jeunes, car la moitié de ceux qui pouvaient voter pour la première fois à l'élection de 1997 ne l'ont pas fait." Voilà une bien belle

trouvaille, mais comment cet homme peut-il penser nous séduire avec un discours aussi terne et rabâché?

Guide de survie pour Lulu

Michel Bolduc

L'indépendance a été remise sur la sellette avec le dépôt (20 août 1998) du jugement de la Cour suprême du Canada sur la question de la souveraineté québécoise. Le chef du Parti libéral québécois, Jean Charest, promet d'ailleurs de faire de l'indépendance l'enjeu du prochain scrutin provincial - des élections qui auront lieu avant la fin de 1999, car c'est là la limite du mandat politique du Parti québécois (PQ). Voilà de quoi inquiéter Lucien Bouchard compte tenu de la faible popularité de cette option au Québec actuellement, la souveraineté ne recueillant qu'à peine la moitié de la faveur populaire. Pourquoi l'indépendance est-elle impopulaire présentement au Québec? Voici quelques pistes de réflexion pour M. Bouchard.

Le mouvement indépendantiste québécois est né à la fin des années soixante de la rencontre de la nouvelle confiance collective des Québécois avec leur inquiétude de longue date pour la survie du fait français. L'indépendance est une réponse directe à l'anxiété existentielle nationale québécoise. Cependant, cette solution requiert également une assurance nationale portant les Québécois à croire qu'ils puissent survivre sans le support de la fédération canadienne.

Ainsi, la clé du tiède appui actuel pour l'indépendance au sein de la population québécoise se trouve dans la faiblesse relative des deux facteurs ex-

plicant l'aspiration séparatiste québécoise : la confiance collective québécoise et l'inquiétude des Québécois face à la survie du français.

L'inquiétude existentielle nationale des Québécois

L'anxiété vis-à-vis la préservation du français est l'un des deux éléments expliquant l'indépendantisme québécois. Toutefois, ce sentiment a et est toujours en partie apaisé par la présence même du PQ au pouvoir ainsi que par les mesures prises par les péquistes pour protéger la culture française telle que la loi 101. Ces mesures linguistiques ont aussi l'effet pervers d'aliéner certains Québécois, anglophones, allophones et francophones, à la cause indépendante.

Par ailleurs, plusieurs Québécois s'opposent à l'indépendance parce qu'ils estiment que le caractère unique du Québec peut être protégé par d'éventuels amendements constitutionnels, et ce, même si toutes tentatives en ce sens, que ce soit Meech ou Charlottetown, ont échoué dans le passé.

La confiance collective québécoise

La confiance collective québécoise est le deuxième élément expliquant l'indépendantisme québécois. Cepen-

dant, comme dans le cas des inquiétudes existentielles québécoises, l'assurance nationale des Québécois a perdu de sa vigueur depuis ses sommets atteints au milieu des années soixante-dix.

Le leadership politique est en partie responsable. René Lévesque inspirait et donnait confiance aux Québécois comme aucun politicien québécois n'a pu le faire depuis lui. Selon les sondages, M. Bouchard est un leader populaire, mais il est handicapé par une économie chancelante qui le force à faire des compressions budgétaires impopulaires. M. Bouchard doit aussi faire face à un adversaire politique fédéraliste de taille en la personne de M. Charest.

Par ailleurs, au centre de la confiance collective se trouve la question d'identité à la nation. Cette identification nationale est, toutefois, rendu plus difficile avec l'hétérogénéité ethnique grandissante de la population québécoise. L'importance du facteur ethnique est d'ailleurs démontrée par les résultats du référendum de 1995 : en dépit de la victoire du "non" avec 50,6% des votes, 60% des francophones se sont prononcés en faveur de la souveraineté.

Toutefois, le facteur le plus important expliquant la faible popularité actuelle de l'indépendance au Québec est probablement l'incertitude qu'évoque cette option. La confiance collective

québécoise est ébranlée aujourd'hui, comme elle l'était dans les années soixante-dix alors que ce sentiment était à son plus fort, par le possible coût d'option de l'indépendance. La peur que l'indépendance ne provoque un imbroglio politique a probablement été dissipée par le récent jugement de la Cour suprême du Canada sur la souveraineté québécoise, qui stipulait que le reste du Canada serait forcée de négocier avec le Québec avant un vote québécois en faveur de l'indépendance. Toutefois, rien n'est venu apaiser les inquiétudes des Québécois au sujet des conséquences économiques de l'indépendance. Comme l'a lui-même avoué récemment M. Bouchard lors d'une entrevue accordée au *Devoir* (29 et 30 août), les craintes économiques québécoises constituent l'obstacle le plus important à l'option indépendantiste.

Le virage Bouchard (essentiellement un retour à la souveraineté-association), pris par le PQ au beau milieu de la campagne référendaire de 1995, n'apporte pas de solution aux inquiétudes économiques des Québécois. Car, cette alliance économique ne va pas de soi. Le jugement de la Cour suprême ne fait pas mention non plus d'une obligation pour le Canada anglais de négocier une telle entente économique avec le Québec dans le cas d'un référendum gagnant sur la souveraineté.

En somme, l'appui tiède des Québécois envers l'indépendance présente-

ment s'explique par la combinaison de la faiblesse des deux principaux facteurs expliquant l'indépendantisme québécois. Premièrement, il y a la diminution des inquiétudes québécoises pour la survie de la culture française et cela, principalement en raison du succès du PQ à la protéger. Deuxièmement, l'affaiblissement de la confiance collective québécoise, essentiellement le fruit de l'appréhension d'un coût d'option économique à l'indépendance, joue aussi contre l'option souverainiste. Bref, la faible popularité actuelle de l'indépendance, constitue un beau casse-tête pour les péquistes puisque la question constitutionnelle risque d'être au premier plan lors des prochaines élections provinciales.

Par ailleurs, même s'ils sont réélus, les souverainistes auront à jouer une partie plus corsée qu'ils ne le prévoient. Car, selon le récent jugement de la Cour suprême sur la question de la sécession québécoise, pour que le verdict d'un éventuel référendum sur la souveraineté soit significatif, c'est-à-dire pour qu'il engage le reste du Canada à négocier avec le Québec son indépendance, il faut que la question référendaire soit claire et qu'une majorité élargie de Québécois appuie l'option indépendantiste.

Editorial

L'information vous informe-t-elle ?

Julien Laplante

La semaine qui vient de s'écouler était celle de la rentrée culturelle alors que, pèle-mêle, réseaux de télévision et institutions culturelles lancerent leur nouvelle programmation. C'est aussi l'occasion de publier la première édition du seul journal étudiant francophone de McGill, le Délit français, que vous avez entre les mains. En guise de premier éditorial, nous avons pensé qu'il serait bon de donner notre point de vue sur l'état actuel de l'information dans nos médias. Bien que le Délit ne soit qu'un journal étudiant aux ressources limitées — nous nous devons de l'affirmer bien candidement — il fait partie de cette communauté médiatique qui, à notre avis, dérive parfois dangereusement.

On doit en premier lieu prendre conscience de l'importance du phénomène médiatique à tous les niveaux dans notre société. Alors que la technologie nous permet d'accomplir des choses encore impensables il y a à peine vingt ans, le monde de l'information tente d'en profiter au maximum en étendant ses tentacules dans toutes les sphères de la société et en se faisant le plus accessible possible. Cette information veut se faire tellement rapide et accessible qu'on en vient parfois à l'assimiler à un bien de consommation courante. C'est là que se produit cette dérive qui menace la qualité de l'information

et son important rôle social.

En effet, on a longtemps considéré la presse en général comme le quatrième pouvoir ou le « chien de garde » de la démocratie, servant de contrepoids aux autres pouvoirs, en soumettant au questionnement public les projets des élites politiques et économiques. Le journalisme, activité considérée comme noble puisque essentielle au bon fonctionnement de la démocratie — tout citoyen se doit d'être informé d'une manière minimale pour participer aux débats sociaux — est cependant de moins en moins considéré comme tel. Ceci en raison des excès d'un certain type de journalisme dont le but ultime et unique est de rentabiliser au maximum l'entreprise médiatique — les déboires de Bill Clinton avec les médias dans l'affaire Lewinsky en sont foi. On reproche couramment aux journalistes de ne chercher que l'histoire qui fera la « une », de transformer les faits, de façon à rendre le journal plus attrayant, mais pas nécessairement plus vérifiable. Bref, on reproche à ces journalistes de manquer d'honnêteté intellectuelle. D'ailleurs, selon certaines études, 55% des américains croient que les informations diffusées par les médias ne sont pas toujours exactes, contre 34% en 1985.

De la même façon, plusieurs journaux et chaînes de télévision remplissent d'articles à potins leurs colonnes ou leur précieux temps d'antenne. Et ceci, bien évidem-

ment, prend la place d'informations que je qualifierai, au risque de paraître prétentieux, plus importantes, telles que les informations politiques, économiques, sociales, et véritablement culturelles (je ne parle pas ici des derniers déboires d'une vedette).

On assiste en fait à une quasi-fusion du marketing et de l'information. C'est une course effrénée à un lecteur ou un auditoire plus élevé pour ainsi récolter des recettes publicitaires plus juteuses. Ces entreprises de l'information, ne nous le cachons pas, sont là pour faire du profit. Et souvent, l'éthique journalistique est mise à mal lorsque vient l'occasion de faire un peu plus d'argent. Savoir que Céline Dion modifia sa coupe de cheveux, c'est bien pour les amateurs. Mais peut-être devrait-on s'interroger deux fois plutôt qu'une sur la pertinence — hormis l'intérêt purement financier du journal — de mettre une telle nouvelle en première page. Et une vedette qui meurt, c'est triste, mais ce l'est un peu moins lorsque l'on apprend que des centaines d'Algériens se sont faits égorgés, violés, massacrés... Mais c'est vrai. Une princesse Diana ne meurt qu'une fois. Les Algériens, eux, c'est à chaque jour. Quoi de plus banal. Et le banal, de même que l'incompris, ne vend pas toujours très bien.

À d'autres reprises, on tente de maquiller certaines émissions de divertissement en émissions d'information. La frontière entre ces deux mondes devient alors floue,

et on ne sait plus trop si ce que l'on voit ou entend est la vérité ou une simple mise en scène. C'est le cas — un parmi tant d'autres — de l'émission *Black-out au Lion d'or*. Luc Doyon, directeur des programmes à TQS déclarait en entrevue au *Devoir* cette semaine : « Nous aimions que le débat soit plus élevé au point de vue intellectuel. » Et *Black-out*, une émission où les pires stéréotypes sont utilisés pour provoquer autant spectateurs que téléspectateurs, s'inscrit dans cette lignée. Et pour sauver les apparences, on invite des gens connus du milieu de l'information tel que Gilles Proulx, pour légitimer le tout. Reste aux auditeurs de faire la part des choses.

À l'heure de l'information en temps réel, alors que les nouvelles sont disponibles presque instantanément et en quantités fabuleuses, ce sont les lecteurs où les auditeurs qui doivent faire le tri. Une sélection minutieuse des informations importantes parmi la masse de déchets médiatiques qui leur est présentée. Mais il incombe tout de même une grande responsabilité professionnelle et morale aux entreprises d'information quant à leurs politiques éditoriales. Car bien que ces entreprises nous répondent qu'elles ne font que répondre à la demande des consommateurs, ne nous méprenons pas, l'offre influence aussi la demande par le biais des habitudes qui s'installent chez le consommateur. Les médias, après tout, sont là aussi pour nous éduquer.

DÉLIT
FRANÇAIS

Site du Délit français
<http://ssmu.mcgill.ca/delitfrancais>
E-mail:
dailyf@vub.mcgill.ca

Le *Délit français de McGill* est publié par la Daily Publication Society. Il encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et illustrations dont les droits avaient auparavant été réservés, incluant les articles de CUP et de la PEQ). Les opinions exprimées dans ces pages ne reflètent pas nécessairement celles de l'Université McGill. L'équipe du Délit n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans ce journal. Imprimé par Payette et Simms inc.

Le *Daily* est membre fondateur de la Canadian University Press (CUP) et de la Presse étudiante du Québec (PEQ)

Imprimé sur du papier recyclé à 20 p. cent.

ISSN 1192-4608

LE DÉLIT FRANÇAIS DE MCGILL

rédaction en chef

Patrick Primeau

rédaction nouvelles

Julien Laplante

rédaction culture

Sylvain Larocque / Jonathan Arès

mise en page

Sylvain Larocque

Patrick Primeau

responsables site internet

Cédric Jouve / Nicolas Delerue

correction

Maude Laparé

collaboration

Michel Bolduc

Karine Abadie

Marcelo Garcia

Louis-Philippe Messier

Julie Rouleau

Maude Laparé

Alexandra Pierre

Mélissa Martin

Shanti Van Dun

dessinateur

Michel Hellman

Le McGill Daily

coordination de la rédaction

Sonia Verma

gérance

Marian Schrier

assistance à la gérance

Jo-Anne Pickel

publicité

Boris Shedor et Letty Matteo

photocomposition et publicité

Mark Brooker

L'usage du masculin dans les pages du *Délit français de McGill* vise à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire.

RÉDACTION

3480 McTavish, bur. B-03,
Montréal, Québec, H3A 1X9

(514) 398-6784/5

Télécopieur : 398-8318

PUBLICITÉ

3480 McTavish, bur. B-07,
Montréal, Québec, H3A 1X9
(514) 398-6790
Télécopieur : 398-8318

DÉCLARATION DE PRINCIPE

DU DÉLIT FRANÇAIS

En ce début de session, nous vous présentons la déclaration de principe, telle qu'adoptée par les membres du Délit Français en janvier 1998. Nous croyons que celle-ci reflète bien le contenu éditorial du journal, en plus de définir clairement la position du Délit Français dans le paysage médiatique de McGill et d'ailleurs :

Le but fondamental du Délit Français est de tenir lieu de tribune critique et constructive pour l'échange d'idées et d'informations sur des sujets qui concernent ou intéressent les étudiants de l'université McGill.

Depuis sa fondation en 1977, le Délit Français se veut également un journal progressiste, intéressé aux problèmes sociaux de toutes sortes, et préoccupé, dans la mesure du possible, de proposer des solutions réalistes. Alors que le progressisme de certains s'est graduellement associé à une forme de militantisme social, le véritable rôle de la presse étudiante nous apparaît plutôt être celui de critique ouverte et nuancé, dans une recherche constante d'objectivité.

L'université ayant toujours été féconde en idées nouvelles, le Délit Français veut avant tout donner une chance à celles-ci de s'exprimer, la réflexion sur le monde étant la principale richesse des étudiants. De plus, comme le Délit Français est la seule voix francophone de McGill, il ne peut se confiner à un dogmatisme idéologique partisan : il doit être ouvert aux idées de tous les francophones.

Finalement, le Délit Français ne disposant pas des moyens techniques et financiers des grands journaux, il tire donc sa pertinence de sa couverture différente des événements médiatisés, et de son attention aux faits ignorés des grands médias mais d'intérêt pour les étudiants.

LA RÉDACTION

LETTRE

Message du Commissaire francophone de McGill

Être « Commissaire aux affaires francophone », à la base, c'est être assublé d'un titre officiel un brin pompeux, un titre qui peut très bien, dans les faits, ne rien signifier du tout. Vous ne m'avez pas élu. J'ai été nommé Commissaire francophone par une anglophone, Sam Johnston, la vice-présidente aux affaires universitaires de l'Association étudiante de l'université McGill. Ma légitimité auprès de vous, en dehors de l'AÉUM (Association des étudiants de l'Université McGill), il me reste à la bâtir. C'est à force de vous aider que je mériterai vraiment d'occuper mon poste et de profiter de son beau nom.

L'indéfinition relative de mon mandat m'accorde une grande liberté. Cela dit, pour l'essentiel, le poste que j'occupe sera ce que j'en ferai.

En deux points, mon mandat consiste à :

A- Promouvoir la francophilie, combattre la francophobie

a) Supporter, assister, encourager toute initiative, tout projet dont la réussite bénéficiera à notre communauté, participera à l'amélioration des relations franco-anglophones, impliquera des membres de notre communauté et nous permettra d'actualiser plus encore son énorme potentiel.

b) Nuire à, empêcher, décrier la formation et la mise en œuvre de toute politique, de tout projet fortement susceptibles de diffamer notre communauté, de lui nuire et de la marginaliser davantage au sein du grand ensemble mcgillois.

c) Servir d'intermédiaire entre les francophones et leur association étudiante. M'assurer que la SSMU vous dessert équitablement et rapidement, en français si vous le désirez. Faire en sorte qu'aucune absurdité technique n'entravera le succès de vos entreprises ou ne serviront à camoufler la mauvaise foi de francophobes agacés.

B- Parler en votre nom, vous représenter

a) Conseiller la AÉUM dans ses relations avec la communauté francophone de McGill surtout, mais aussi avec celle, majoritaire, du Québec.

b) Alerter médias et autorités universitaires, municipales, provinciales et/ou fédérale en cas d'atteinte flagrante aux droits des francophones de l'université.

C- Organiser moi-même et co-organiser des événements culturels et politiques.

Nous formons environ 20 % de la population mcgilloise. Nous sommes à plus de 95 % apolitiques. Je n'interagirai donc pas directement avec vous tous. Ceux et celles d'entre nous qui s'impliquent, qui organisent, agissent et se font entendre auront toute mon attention.

Il est improbable que les encouragements à l'implication fassent jamais augmenter sensiblement notre taux de participation, étant donnée notre dispersion sur deux campus et dans quelques dizaines de programmes d'étude, et vu que la plupart d'entre nous, sommes inscrits à McGill avec en tête l'idée bien acceptée d'y être immersés dans une culture étrangère, seuls et dispersés, et non dans l'intention de s'y retrouver entre francophones unis par une langue et une situation en commun, à promouvoir et défendre. C'est déplorable, d'un côté. Mais le revers de la médaille est brillant : la place est grande ouverte aux initiatives personnelles.

De plus, cette année, le très sélect corps exécutif de l'AÉUM compte deux membres ouvertement et activement francophiles : Jeffrey Feiner aux affaires externes et Sam Johnston aux affaires universitaires.

Avec un brin d'intelligence, d'entrepreneurship et de ruse, il est facile de tirer avantage de notre exceptionnelle situation de minorité francophone au sein d'une prestigieuse institution anglophone dans un Québec au sein du Canada. Dans cette dialectique politico-culturelle d'amours et de conflits nationaux, nous nous trouvons au plus bas niveau, au niveau le plus tiraillant... celui qui permet la meilleure perspective et la plus grande lucidité. Points de vue artistique et culturel, enfin, le prestige international de notre université fait que penseurs, artistes et acteurs sociaux ont tendance à dire *oui*, lorsqu'on les invite à s'y produire.

C'est à nous d'en profiter. C'est mon travail de vous y aider.

Louis-Philippe Messier

Commissaire aux affaires francophone

Téléphone: 398-1881 Fax: 398-7490

Courriel: francoph@ssmu.mcgill.ca

... et événements spéciaux

(Encore) Louis-Philippe Messier
(Toujours) Commissaire aux affaires francophones

Le week-end *Frosh* de l'AÉUM des 28, 29 et 30 août derniers comportait trois volets francophiles. L'option francophile fut un succès. Près du tiers des quelque 1 550 participants s'y sont inscrits.

a- Durant le « Pub crawl », des groupes ont quitté les sempiternels trajets de bars anglophones sur Crescent et Saint-Laurent. Ils ont sillonné le quartier latin et se sont fait l'oreille à la musique des chansonniers du Cheval blanc, du Café Chaos et des Beaux esprits. Merci à Sharrif Abdou, organisateur du « Pub Crawl », pour sa collaboration.

b- Le groupe québécois *Les 3/4 Putain* est devenu le premier groupe francophone à se produire à McGill au moins depuis le temps des manifestations *McGill français* en mars 1969... Merci à Jawad Kireshi, organisateur du spectacle, pour sa collaboration enthousiaste.

c- Plusieurs *froshers* plus intellectuels ont visité le Marché public du Musé de la Pointe-à-Callière, une reconstitution d'un marché du temps de la Nouvelle-France avec acteurs et marchands d'objets et d'aliments d'époque. Tout autour d'eux, sur la rue Saint-Paul et sur la Place des artistes, le Festival historique annuel du Vieux-Port battait son plein.

J'ai organisé l'Option francophile, cette année, pour permettre à tous les nouveaux venus de McGill qui le désirent d'entrer en contact, avant même que débute leur année scolaire, avec le Montréal français. J'ai l'espoir d'arriver à en faire une tradition, une part normale (et pourquoi pas obligatoire ?) des activités du programme *Frosh* de l'AÉUM.

Un cours sur les racines religieuses du conflit politique Québec/Canada

Si tout va bien, le programme d'études religieuses s'enrichira l'an prochain de ce nouveau cours, grâce au zèle de Sam Johnston, vice-présidente aux affaires universitaires à l'AÉUM. Notez que Mlle Johnston n'agit pas par obligation, mais par intérêt pour la question. Norman Cornett, un *outsider* originaire de la Californie et passionné par le débat politique Québec/Canada, en serait le professeur attitré.

Une conférence sur la place qu'occuperait McGill dans un Québec Indépendant

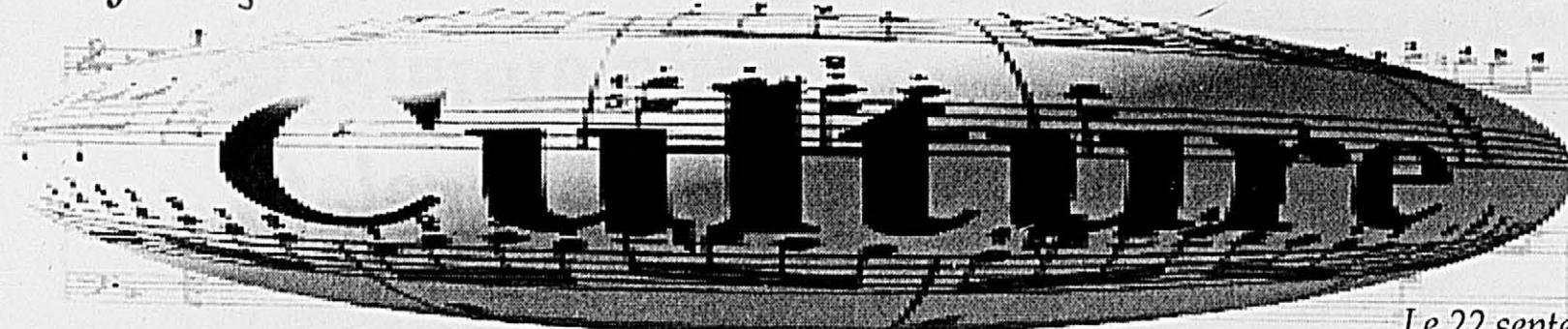
L'initiative est de moi. Jeff Feiner, vice-président aux affaires externes de l'AÉUM y collaborera activement. Souverainistes et fédéralistes s'y côtoieront. L'objectif final est la rédaction d'un rapport qui recensera puis expliquera les peurs des anglophones au sujet de la toujours possible indépendance du Québec, en fonction de ce qui arriverait alors à notre université... Ce sera un bel exercice de diplomatie et de spéulation.

Une pièce de Paul Volga

La troupe de théâtre *La Grenouille*, sous la direction de Jean Olivier Vachon, montera cette année une *Comédie sur la valeur de l'homme* du complexe, torturé mais vaillamment comique auteur, Paul Volga. Une ribambelle d'étudiantes se sont proposées pour tenir les rôles féminins, mais, comme toujours, il manque de gars pour les rôles masculins... Avis aux intéressés. Jean-Olivier Vachon, 842-8372.

J'espère qu'au moins un de ces projets vous intéresse, que vous y participerez, et que, dans le cas contraire, vous créerez un projet plus à votre mesure.

C'est mon travail de vous y aider.



LES ORANGES SONT VERTES AU TNM

Des Oranges toujours à point

Sylvain Larocque

La présentation, 26 ans après sa création originale, de la pièce *Les oranges sont vertes* au Théâtre du Nouveau Monde s'est avéré un véritable coup de maître à l'heure où les théâtres doivent user de campagnes de marketing toujours plus séduisantes pour attirer et garder chez eux un auditoire plus volatil que jamais. Mais comment expliquer le raz-de-marée médiatique que la pièce a soulevé la semaine dernière, compréhensible au sortir de la Révolution tranquille en 1972, mais surprenant en 1998 ? Serait-ce que le langage exploréen de Claude Gauvreau dérange encore, voire plus encore, notre société devenue hyper-organisée ?

Un texte dérangeant mais universel

Le texte des *Oranges* rend difficile toute comparaison. Osé, pornographique pour les uns, exubérant pour les autres, au moins sulfureux, la prose de Gauvreau a de quoi déranger, même en 1998. Or, si en 1972 la nudité abondante de même que l'avalanche de « pénis », « clitoris » et « pubis » présents à travers l'œuvre pouvaient encore choquer, de nos jours la chose ne peut apparaître qu'excentrique.

L'histoire de la pièce, plutôt banale, est somme toute universelle. Yvirnig, un critique d'art athée qui prône une révolution visant à laisser triompher la libre expression en art et en sexualité ainsi qu'à condamner le conformisme ambiant, les censeurs et autres rabat-joie du désir originel, périclite suite au suicide de son amante et muse, Cégestelle. La bande d'artistes visuels qu'il a sous son aile, ses « protégés », s'étaient

jusque-là laissés profondément influencer par lui, et avaient adopté son langage, dit *exploréen*.

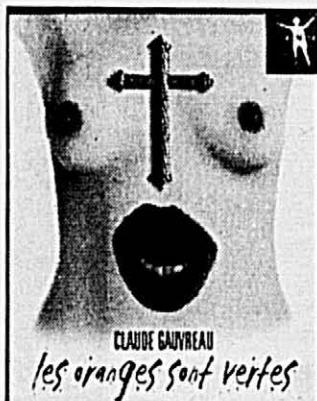
« La censure, c'est le petit par-dessus l'encens ! »

C'est cette spécificité révolutionnaire du groupe gravitant autour du critique Yvirnig qui entraîne l'utilisation lourde du langage *exploréen* et du vocabulaire sexuel dans la pièce. Ainsi, bien des répliques ressemblent à celle-ci : « Le froment à ouistiti calcule les retombées radioactives et essaime d'un collage cardiaque dont les rebords foient sur les pylônes à dents cariées. » ou à celle-là : « Je laisse glisser mes doigts engourdis dans la ride du flot qui ressemble à un vagin de putain usé ».

Mais au-delà du choc initial, ce qui dérange peut-être le plus le spectateur de bonne foi, c'est l'angoisse de ne rien y comprendre à ce jargon incohérent, surtout pendant les deux premiers actes, où il est omniprésent. Ça va chose, on a compris que t'as voulu nous brasser la cage... !

Les spectateurs qui ont quitté en toute hâte la pièce à l'entracte lors des répétitions, exaspérés de l'hermétisme de l'œuvre (à moins que ça ne soit ce sein ou ce mot d'anatomie intime...) regretteront peut-être leur geste, car les deux derniers actes, en plus d'être beaucoup plus compréhensibles à qui ne parle pas l'*exploréen*, nous amènent au cœur du message que Gauvreau a voulu nous transmettre par les *Oranges*.

Après le suicide de Cégestelle, plus rien n'est pareil pour Yvirnig et pour ses protégés.



Lorsque ceux-ci demandent à Yvirnig d'écrire un article élogieux à leur égard, comme il en avait l'habitude, Yvirnig pond plutôt un texte sarcastique qui ne les aide pas. Les protégés d'Yvirnig, ne retirant plus de ce dernier, et ne voulant pas voir leur réputation être ternie par la descente aux enfers de leur maître, cherchent d'abord à s'en dissocier, puis ensuite à profiter de lui. Ivulka, Drouvoual et surtout Cochebenné, dans le

but de vendre leurs toiles aux plus offrant, se lieront à Paprikouce, une riche précieuse ridicule qui les incitera à exposer « chez les cléricaux », une chose qu'ils s'étaient toujours refusés de faire, conformément à l'anticléricalisme de Yvirnig.

L'homme, veut nous dire Gauvreau, de tous temps et en tous lieux, cherche le plus souvent à se vendre au plus offrant pour échapper à la déchéance, quitte à diluer au passage ses principes fondamentaux.

Toujours actuel

La mise en scène de Lorraine Pintal s'avère fort efficace et l'on salue les coupures qu'elle a apportées à un texte souvent trop lourd. Les comédiens, Pierre Lebeau en Yvirnig, Marie-France Marcotte en Cégestelle, Daniel Brière en Cochebenné, Pascale Montpetit en Ivulka, Pierre Collin en Drouvoual et Andrée Lachapelle en Paprikouce, pour ne nommer que ceux-là, incarnent parfaitement la complexité de leurs personnages, même si trop souvent les répliques de Montpetit et Lebeau devaient se perdre (surtout pour les spectateurs du balcon...) faute d'une diction adéquate.

Notons enfin les éclairages fluides et significatifs de Michel Beaulieu, la musique de Jean Derome et le décor simple mais fort seyant de Martin Roberge.

Les oranges sont vertes est une pièce difficile. Difficile à jouer, à mettre en scène, à comprendre pour le spectateur. Tellement en fait qu'on verrait mal où, à part au théâtre, on voudrait la concrétiser. Le TNM a beau l'utiliser comme pièce de lancement de sa nouvelle saison, elle serait difficilement commercialisable ailleurs, vu les impératifs de rentabilité et la rectitude politique qui est plus présente qu'on le pense dans le monde des arts.

En ce sens, malgré son côté antoclérical plutôt démodé, *Les oranges sont vertes*, à l'heure de la censure déguisée du corporatisme, arrivent encore plus à point que jamais.

A...



Marilyn Manson
Mechanical Animals
Nothing

Mesdames et messieurs, courrez vous cacher dans vos abris car ce cher Marilyn Manson est ressorti de son antre. Embrassant un style mi-femme, mi-homme, mi-rien, cette bête de scène a pris un tournant plus rock que jamais. Adieu la secte satanique, fini l'allure d'un mort vivant, maintenant Manson ressemble plus à Shirley Manson (Garbage) que Charles Manson (le fou). L'effet le plus percutant de *Mechanical Animals* est que se prenant pour une diva du rock, ce simili-asexué (essaie) de faire des vocalises. Le résultat, le son est plus proche d'un macaque en ruit que d'une Céline Dion. Cet élément ajoute du piquant à un album qui est assez fade merci. Reste à voir si Madonna va suivre les pas du grand choqueur et va se faire greffer un...

6/10

--Jonathan Arès

Manau
Panique Celtique
Polydor

Culture urbaine et rurale se marie à merveille dans ce disque du groupe breton Manau. Une fusion qui peut probablement paraître bizarre : celle du hip hop et du...celtique. Mais quel résultat ! Des rythmes originaux qui rappelle sans aucun doute les influences du hip hop marseillais avec une touche toute bretonne. Et les paroles sont là pour nous changer des nanas et du crime des ghettos si chers aux valeureux guerriers du rap. Ça nous change de kheops, Shurik'n et de leur bande martienne. Écoutez ça : « Après quelques incantations de druides et de magie, le glaive en main courait vers l'ennemi... » Le celte est mort, vive le celte... nouveau genre ! Et ça fait du bien.

8/10

--Julien Laplante



PHOTO PIERRE DESJARDINS

Pierre Collin (Drouvoual), Daniel Brière (Cochebenné), Pascale Montpetit (Ivulka), Pierre Lebeau (Yvirnig) dans *Les oranges sont vertes*.

Les *Oranges sont vertes*, au TNM jusqu'au 10 octobre. Infos: 866-8668.

...b...

Ec8or
World Beaters
Digital Hardcore Recordings

Ces deux punks allemands nous reviennent avec force sur *World Beaters*, titre qui représente bien l'album. Durant 40 minutes, Patric Catani et Gina D'Orio nous mitraillent de rythmes saccadés et rapides accompagnés de distorsions et de paroles à saveur communistes dans un micro bon marché. Ceci donne la même impression qu'un dessin animé japonais ultra violent: on assiste à un spectacle issu d'une rage virulente livrée sans détour ni pudeur. Malgré un son d'une qualité qui laisse à désirer, Ec8or prouvent qu'ils ont beaucoup de potentiel tout spécialement avec «Dirt» et «Stick to the Sight». La voix de tamia rayé de Gina est gâchée par la soit disant technologie et ferait dresser les cheveux de tout amateur de musique classique. Avec *World Beaters*, Ec8or sort de l'ombre d'Atari Teenage Riot pour se tailler (avec une massue) une place au soleil...

7/10

--Jonathan Arès

Local H
Pack Up the Cats
Island

S'il fallait faire une liste des clones de Nirvana, il y aurait en tête Local H. Sur leur dernière et troisième parution, Joe Daniels et Scott Lucas continuent d'explorer le monde Nirvanesque tout en rendant hommage au félin domestique. La musique de cet album est vraiment similaire à *In Utero* et *Nevermind* et la voix est tout comme ce cher Cobain. Malgré tout ce plagiat qui est insultant, Local H reste un des seuls groupes potables issu du courant grunge. Les chansons, dans leurs meilleurs moments, rappellent de bons souvenirs d'un passé pas si longtemps révolu. Sur *Pack Up the Cats*, le tempo est constant tout le long de l'album, il n'y a pas d'explosif «Fritz Corner» ou d'agressif «High-Fivin MF», dommage. Ce disque est solide mais il n'a rien de nouveau sous le soleil.

6/10

--Jonathan Arès



Vie ou vitesse, tout est relatif...

Karine Abadie

Depuis quelques années, le cinéma québécois a définitivement rajeuni et s'est déchargé de la tourmente qu'il traînait avec lui depuis les années 60. La cinéaste Manon Briand fait bien partie de cette nouvelle génération de gens de cinéma qui donne un second souffle à un art piétinant au Québec. Le film *Deux secondes*, produit par Roger Frappier — sans qui ce renouveau cinématographique n'aurait pas eu le même visage —, prouve bien que le cinéma d'ici est en vie et, qui plus est, ingénieux et intelligent, qualités de plus en plus rares en cette fin de siècle.

Manon Briand n'en est pas à son premier film. En 1991, elle signait la mise en scène et le scénario du moyen métrage *Les sauf-conduits*, film qui, tout comme *Deux secondes*, remporta plusieurs prix. En 1992, elle écrit et réalise *Croix de bois* puis, en 1995, un troublant et énigmatique court métrage *Picot Picota*. En 1996, elle est de l'aventure *Cosmos*, film réunissant plusieurs nouveaux visages du paysage cinématographique québécois comme les metteurs en scène Denis Villeneuve, André Turpin et Jennifer Alleyne.

Le sketch de Manon Briand pour *Cosmos* (celui mettant en scène deux amis se baladant en voiture en attendant les résultats d'un test de dépistage du sida que l'un des deux avait subi), sans annoncer *Deux secondes*, abordait un thème qui envahit le dernier long métrage de la jeune cinéaste : le temps. Au-delà d'une histoire bien originale se rapprochant dans l'esprit du film *Tonka* de Jean-Hugues Anglade, on retrouve une obsession pour le temps et pour la vitesse, débouchant sur diverses interrogations concernant la vie et le destin.

L'histoire de *Deux secondes* n'est pas bien compliquée : Laurie, une jeune coureuse à vélo, hésite deux secondes au départ d'une compétition en montagne (le « Kamikaze »), hésitation qui remettra en question son avenir dans la compétition. À 28 ans, forcée à la retraite, elle devient messagère à vélo dans le centre-ville de Montréal. Elle se liera d'amitié avec Lorenzo, ancien champion cycliste recyclé dans la réparation de vélos. Lorenzo lui fera prendre conscience que la vitesse et la bicyclette sont des plaisirs éphémères qui saoulent mais n'arrêtent pas le temps.

L'histoire met en place des éléments originaux mais cela ne suffit pas à faire un bon scénario. On s'arrête «deux secondes» sur les personnages pour repartir aussitôt. Le scénario manque d'étoffe mais on peut croire que si les personnages avaient été étudiés plus en profondeur, le film aurait perdu son rythme infernal.

Alors que le scénario aurait gagné à être un peu plus approfondi, la mise en scène est astucieuse et très agile. Tout ce qui entoure les personnages devient prétexte à une prise de vue. La mise en scène de Manon Briand est un intelligent rapport entre les images et les vélos, ces derniers n'étant jamais filmés de la même manière. Cette diversité empêche l'ennui et la monotonie qu'aurait pu créer de constantes prises de vue d'une bicyclette roulant. La réalisatrice fait des vélos, notamment celui de Laurie, de véritables personnages



qu'on peut observer au repos, en réparation ou au travail. Ces engins à roue ne sont plus de vulgaires accessoires mais les compléments à une mise en scène rapide et très urbaine.

Dans le flot de rapidité contrôlée où nous plonge *Deux secondes*, des prestations ressortent et envoûtent comme celles de Charlotte Laurier et de Dino Tavarone, tandis que d'autres n'ont pas vraiment de pertinence — par exemple le rôle de la mère joué par Louise Forestier. D'autres sont exagérément caricaturales, comme le personnage de Stef joué par Yves Pelletier qui donne néanmoins une bonne dose d'humour au film. Charlotte Laurier, dans le rôle de Laurie, rappelle Manon des *Bons débarras* de Francis Mankiewicz, mais avec une plus grande maturité et imprévisibilité dans le jeu. Dino Tavarone, dans le rôle de Lorenzo, est d'une justesse impressionnante et parvient à faire frissonner par un geste, par un regard. À eux deux, ces acteurs forment la colonne vertébrale et les dualités du film : Laurie inquiète de l'avenir, Lorenzo qui veut revisiter son passé; la vitesse et le calme; l'immensité et le moment unique ...

Deux secondes est un très bon film, original dans son sujet mais plus ingénieux que nouveau dans sa mise en scène. Manon Briand présente d'évidentes qualités de cinéaste mais on ne peut pas encore la qualifier d'auteur. Une signature originale à tous points de vue est manquante. Cependant, Manon Briand est de ceux qui remettront le cinéma québécois sur pied et avec le prix de Montréal, attribué au meilleur long métrage de fiction, le prix Fedex et le laurier Téléfilm Canada que récolta *Deux secondes* au FFM, on peut espérer de meilleurs lendemains à la cinématographie d'ici.

Vivre le passé au présent

Maude Laparé

Le premier septembre, après trois ans de silence, est sorti le tout dernier ouvrage de l'auteure sino-qubécoise Ying Chen. Dans un univers un peu mystérieux, suggéré plutôt que divulgué, elle met en scène un personnage tiraillé entre son passé et son présent.

Immobile, c'est le récit de la mémoire obsédante d'une femme poursuivie par son passé. Seulement, le passé de cette femme a quelque chose d'un peu insolite : il remonte à des siècles. Femme d'un prince dans une contrée éloignée et chanteuse d'opéra, elle revient sur terre pour racheter la mort de son ancien amant et serviteur.

Dans le présent, toutefois, elle vit auprès d'un archéologue, professeur d'université qui, parce qu'il l'aime, tente à tout prix de la ramener dans le réel, dans le présent, dans son monde à lui, solide, ancré dans ses origines, dans son monde rationnel.

Et pourtant, malgré tous les efforts de part et d'autre, sa tentative de concilier le passé avec le monde de son mari échoue. Rien dans le présent ne lui rappelle sa trahison d'autrefois, et pourtant, elle ne peut pas tourner simplement la page. Plus d'une fois, son mari lui rappelle son monde le prince, S... son ancien serviteur, le général... Elle tente dans le présent de se remettre à l'opéra, mais ses chants sont d'un autre temps, ne plaisent plus. On a l'impression que l'héroïne est prisonnière entre son passé et son présent, qu'elle ne peut arriver à les réconcilier, à revivre le premier dans le second. Même son mari semble à la longue prisonnier de son univers complexe.

En fait, tout concorde pour laisser l'impression que mentalement, le personnage de Ying Chen se trouve dans un espace de flottement atemporel. Elle est dans le présent et dans le passé sans y être réellement. D'ailleurs, elle n'a pas d'origines. Enfant trouvée dans sa première vie, orpheline dans la seconde, elle n'a rien à quoi se rattacher. Elle a la conviction d'être née la seconde fois par sa propre volonté, par ce qu'elle devait naître pour racheter sa trahison. En cela, elle s'oppose à A..., son mari, qui a dans un tiroir le carnet précieux contenant le nom de tous ses ancêtres jusqu'à lui. Les noms des personnages sont à cet égard significatifs. En effet, le serviteur et le mari ont au moins une initiale pour se reconnaître, l'héroïne n'en a pas. De même leurs initiales peuvent servir à les catégoriser : S... pour serviteur, A... pour archéologue. La seule chose que possède la protagoniste, ce sont ses souvenirs, sa mémoire de son ancienne vie et cela, tout le monde tente de le lui faire oublier.

La construction du roman contribue à donner cette impression d'absence d'origines, de flottement entre deux mondes. En effet, plutôt qu'une construction chronologique, l'auteure a opté pour un va-et-vient continu entre le présent et les souvenirs. Tout se passe dans la tête du personnage et comme elle, le lecteur ne peut s'empêcher de rattacher tout ce qu'il voit au passé, d'y revenir sans cesse. On pourrait parler de flashbacks, mais ce ne serait pas rendre justice à la composition de l'œuvre qui, subtilement, à bâtons rompus, crée un univers où tout est simultané. Il n'y a pas réellement d'avant, ni d'après, tout le drame se joue dans le domaine du « maintenant ». D'ailleurs, outre quelques détails, quelques piétinements, le personnage se rencontre que rien n'a changé, évolué. Elle est revenue pour faire pardonner sa trahison, mais au bout de son récit, le temps n'a pas changé. Il s'est seulement superposé. D'où le titre du roman :

Immobile.

Au bout d'un moment, et parce que justement tout se passe dans la tête du personnage, on en vient à se demander si ce n'est pas elle qui délire. Si tous les gens de son entourage qui l'encouragent à consulter des médecins et des psychologues, n'ont pas raison de la croire folle. Cette histoire de prince et de serviteur d'un autre temps pourrait n'être que fiction, qu'un jeu de l'imagination. Peut-être l'auteure voulait-elle mettre son lecteur dans la tête d'une folle... Mais le ton est tellement juste qu'on ne peut que croire son histoire de prince et de serviteur. Avec discrétion, Ying Chen met la « vérité » dans la tête de son personnage et peu importe qu'elle soit la seule qui soit réincarnée, peu importe la société bien-pensante, elle vit pour racheter la mort de son amant. C'est



dans les pages du roman, dans l'univers un peu magique, un peu mystérieux qu'elle crée que se trouve la vérité.

Immobile, c'est donc au fil du pèlerinage dans le présent d'une femme, une interrogation sur la vie et la mort, sur le temps, sur l'amour. C'est un univers clos que crée Ying Chen et la seule réelle façon de le découvrir, c'est d'y pénétrer. Laissez-vous charmer...lisez.

Immobile de Ying Chen chez Boréal, 1998, 155 pages. En vente au prix de 13\$



...Cd

Hole
Celebrity Skin
DGC



Courtney Love, une icône du rock'n roll ou plus précisément du grrrrrrrrrrrr rock, n'est plus ce qu'elle était. Elle a passé de l'incarnation du (vrai) rock au féminin à quelque chose qui se situe à peu près à mi-chemin de tout. Les guitares sont toujours branchées au max dans l'amplificateur, mais moins corrosives. La voix de Love reste dans le « aaa-iii-yaille-iii-yaille » mais ses cris de désespoir et de rage se font de plus en plus rares. C'est comme si Hole était en plein mutation entre le conventionnel et le marginal. En regardant leur cheminement depuis *Pretty On the Inside* à *Celebrity Skin*, on dénote une baisse d'agressivité et une amélioration des mélodies. Côté sonore, ce groupe est plus proche de Garbage que de L7. Parmi tous ces changements de direction, Hole a perdu son son pourtant très prometteur. Reste que c'est quand même potable et rafraîchissant, chose que seule une poignée d'artistes réussissent.

7/10

--Jonathan Arès

Artistes Divers
On the Floor At the Boutique
(mixed by Fatboyslim)
Skint Records



Un manifeste disco-punk-hip-hop-rock-funk, ou plus communément appelé Big Beat, d'une richesse incroyable est contenu dans ce petit rond en plastique. Mixé par nul autre que Norman Cook, alias Fatboyslim, cet amoncellement de chansons ressort de toutes ces compilations dites techno par son originalité et son registre. Ici, on y mélange allègrement des pièces provenant des années soixante aux cuvées plus récentes. En écoutant *On the Floor At the Boutique*, on ne peut pas s'empêcher de danser. En prime, il y a deux chansons du mixeur, « Michael Jackson » et la toute nouvelle « Rockafeller Skank », qui sont la crème de ce que l'on fait en electronica. Il est navrant que l'étiquette Skint n'ait pas de distributeur au Canada, car on manque vraiment quelque chose...

9/10

--Jonathan Arès



ENTRETIEN AVEC JULOS BEAUCARNE

« Rien n'est perdu, tout est à faire »

EXPOSITION
DOMINICANISMO

Bouffée de souvenirs

Marie-Ève Charland

L'automne se pointe, emportant les derniers plaisirs de l'été. Il est cependant encore temps de s'approvisionner d'un peu de soleil grâce à l'exposition

Dominicanismo. Du 17 septembre au 25 octobre, la maison de culture Rosemont-Petite-Patrie présente des souvenirs de la République Dominicaine rapportés par l'écrivaine Angèle Coutu lors de son voyage.

L'exposition se répartit entre deux studios dans lesquels on retrouve des photographies et des objets dans l'un ainsi que des instruments de musique et des costumes de carnaval dans l'autre. Ainsi accompagnée par un guide nommé Habiell, Angèle Coutu a voyagé dans plusieurs villes tel que Puerto Plata et Santo Domingo. Elle en a rapporté de nombreuses photographies qui témoignent du contact intime qu'elle a su tisser avec les gens et l'environnement de ce pays. Qu'il s'agisse d'un grand-père tenant son petit-fils entre ses bras ou du marchand de talismans, ces photographies révèlent toute la chaleur et le mystère de ce peuple insulaire.

Dans un coin de la salle se trouve quelques vitrines d'exposition apposées les unes aux autres en forme de pentagone. Chaque vitrine présente des produits fabriqués au pays. On y retrouve des produits d'exportation tel que le café et la canelle, des objets d'artisanats en bois d'acajou décorés de pyrogravure, des panniers de paille et des jouets d'enfants. Il est possible de contempler des poupées de limée dont l'absence de traits démontre la volonté d'exprimer l'égalité raciale.

Dans l'autre salle, sont exposés des masques monstrueux et des costumes flamboyants vêtus lors des nuits de carnaval. Le carnaval est célébré chaque dimanche du mois de février. Angèle Coutu a ramené avec elle quelques costumes achetés dans la boutique d'Angelo, un couturier de l'endroit. Les instruments de musique, dont quelques tambours, ont eux été fournis par le musicien Miguel Fenton. Dans cette salle, il est également possible d'assister à une présentation de diaporamas commentés par la voix d'Angèle Coutu.

Pour voir le tout, il s'agit de se rendre au 6707 rue de Lorimier, métro Mont-Royal. Pour plus d'information,appelez au 872-1730.

Shanti Van Dun

Julos Beaucarne... Peut-être ne le connaissez-vous pas? Et pourtant... Dans *9du 18 septembre*, Sylvain Cormier a saisi au vol un peu du fascinant personnage. Rappelant qu'il est le Vigneault ou le Ferré des Belges (pour la tignasse comme pour la poésie), il a réussi en quelques lignes à rendre l'ambiance envoûtante de son spectacle au Gesù, du 16 au 19 septembre passés. Non, je ne me lancerai pas dans la même entreprise. Je vous offre plutôt l'anatomie d'un artiste et d'un vrai homme.

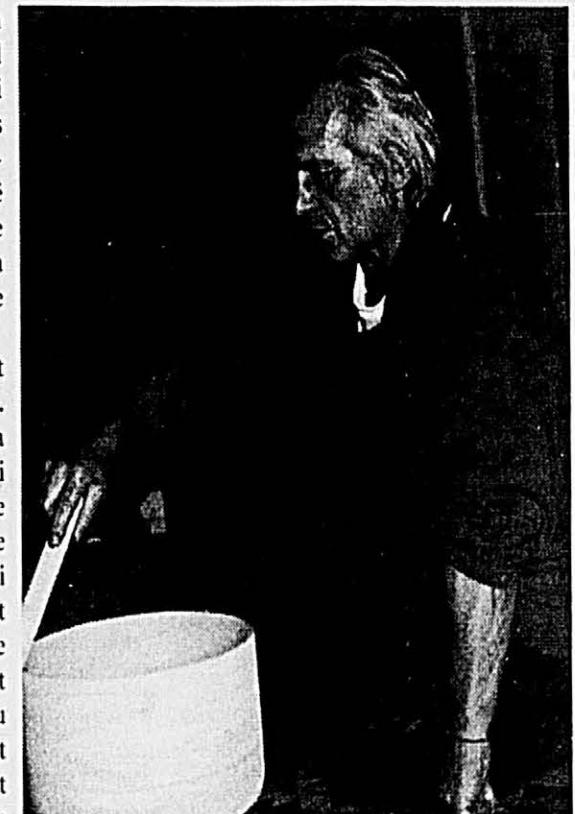
Julos a 20 ans depuis 40 ans et se présente depuis longtemps comme « un histrion, un batteur de planches qui fait du rêve avec du vent ». Ces derniers jours, j'ai rôdé autour de lui et l'ai abordé sous plusieurs angles : comme celui de guide dans un atelier d'écriture en pleine nature; celui encore plus personnel d'un tête-à-tête au Commensal et, bien sûr, celui de la scène du Gesù. Une triple rencontre. Ou plutôt, une seule et même rencontre. Et le mot n'est pas choisi au hasard. On ne lit pas Julos Beaucarne, on n'écoute pas ses disques, on ne va pas non plus le voir en spectacle.: on le rencontre, de sorte que chacun de ses inconditionnels croit le connaître personnellement. Chacun a la flatteuse impression d'entretenir avec lui une relation privilégiée. Et si ce n'était pas une impression? Car voilà précisément la grande originalité du poète-conteur-chanteur-clown-philosophe auquel on a affaire : il ne joue pas vrai, il ne joue pas. Il se livre.

Remontons un peu dans le temps. Julos, formé dans une école de mime, flirte avec le monde théâtral, à l'origine par le biais de la

musique. Ne trouvant pas le chemin de la création dans l'interprétation, il bifurque. « Je devais dire des textes qui allaient me détruire. » « C'est à la fois très pauvre et très riche,» commente-t-il. « Habituellement, quand j'ai été touché en écrivant une chanson, le public est aussi touché quand je la chante. Le plus difficile, c'est d'être tout à fait soi en spectacle. »

Etre soi... Beaucoup y arrivent difficilement dans leur salon. Imaginez sur une scène! Julos a entrepris « le seul voyage à faire, celui d'en soi-même. » En route, il suscite beaucoup l'échange, convaincu que chacun a quelque chose à lui apprendre sur lui-même. C'est pourquoi, sous son regard, le spectateur ou l'admirateur se sent important, unique : « Je suis venu vous dire que vous êtes totalement irremplaçables, totalement incontournables! », lance-t-il un brin taquin, en début de spectacle. Au fond, n'est-ce pas cela qui émeut? N'est-ce pas encore plus émouvant que ses magnifiques poèmes, contes et chansons - ce contact profondément humain entre scène et salle qui provoque le frisson? Quel marginal, quelle approche singulièrement belle! « Nous sommes marginaux parce que nous sommes pour la vie dans une société de croque-morts, dans une entreprise mondiale de pompes funèbres! »

« Rencontrer » Julos, c'est rencontrer un homme qui s'applique à être heureux, renversant ainsi le stéréotype du « poète maudit. » C'est rencontrer un homme profondément vivant, jusqu'au bout des doigts et des orteils, un homme à l'esprit vif



Inspiré par les sons et les vibrations, Julos fait chanter son bol de quartz.

qui sait s'indigner et s'émerveiller, rire et pleurer, rire surtout! Julos nous touche par ses mots, par sa façon d'être, et parce qu'être témoin de son existence confirme la nôtre. Nous avons, nous aussi, notre vie entre les mains. « Rien n'est perdu, tout est à faire. »

Une escapade à Québec la fin de semaine prochaine? Julos y sera, au théâtre Le Petit Champlain les 24-25 et 26 septembre, à 20h; Informations: (418) 692-2631. Pour les autres, Julos reviendra en tournée au Québec au mois de mars prochain...

The Respectables enflamment le cabaret

Mélissa Mathieu

Si vous connaissez le moindrement la scène musicale au Québec, vous savez sans doute qui sont *The Respectables*. Ils connaissent un succès fou avec leur version française de *La Java*. Les quatre membres de la formation étaient au Cabaret mercredi passé afin de donner un spectacle. C'est ainsi que j'ai eu le privilège de les rencontrer.

The Respectables c'est d'abord et avant tout de la musique rock'n roll; de la musique pour danser quoi! Et il y avait de l'électricité dans l'air au Cabaret. Le public se trémoussait et chantait sur *Sunshine* ou encore *Heather and I* en se laissant séduire par le charisme de Sébastien Plante, chanteur du groupe. Il est même descendu de la scène pour chanter et danser avec la foule. S'ils ont décidé de chanter et de composer de nouvelles chansons en français, c'est un peu grâce à Stéphane Beaudin, batteur, qui a proposé à Sébastien Plante de faire une version française de *La Java*, en studio. C'est ainsi qu'ils ont retrouvé leurs racines francophones.

Durant le spectacle, nous avons eu la

primeur d'entendre *L'homme Seven-Up* (qui n'est pas sans rappeler la chanson *Tassez-vous de d'là* des Colocs) et une reprise d'un succès de Dutronc et des Rita Mitsouko.

Plutôt que de perdre leur public anglophone, le groupe croit que le fait de chanter en français élargira leurs horizons. Ainsi, on peut s'attendre à un troisième

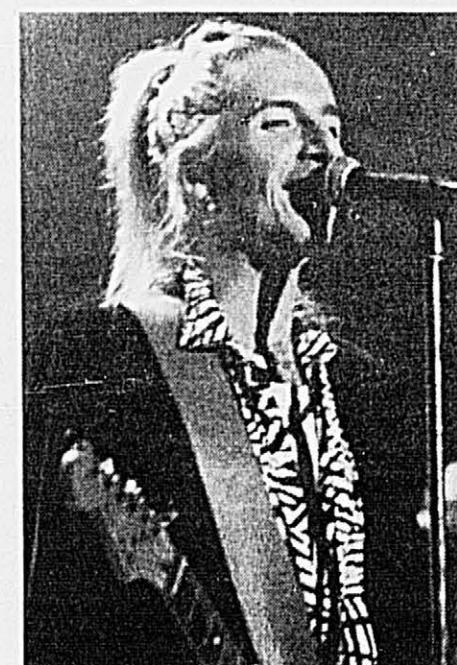


PHOTO MÉLISSA MATHIEU

album, mi-français, mi-anglais. D'ici là, la chanson *Oh Ya!* sera le nouvel extrait de leur deuxième album *Full Régalia*.

Comme tout nom de "band" a une histoire derrière son appellation, j'ai demandé à Sébastien Plante pourquoi avoir choisi *The Respectables*. "En fait, le mot nous plaît bien et la définition du dictionnaire aussi! Mais c'est aussi parce que le mot commence par un "r" comme dans Rolling Stones et finit par la même syllabe que les Beatles, deux de nos influences. On s'est rendu compte par la suite que c'est aussi une chanson des Stones". Sébastien a même rencontré Mick Jagger en janvier dernier et celui-ci a dansé avec Pascal Dufour, guitariste du groupe, lors de leur spectacle à Québec.

Où le groupe se voit-il plus tard? Sébastien Plante ne se voit pas en train de faire autre chose que de la musique. Pour sa part, Stéphane Dussault, bassiste, souhaite être là encore longtemps, et comme le disait Pascal Dufour, "nous allons mourir sur scène!". Vous avez donc amplement le temps de les voir sur scène, mais je vous conseille d'y aller le plus tôt possible car vous manquez vraiment un gros party!

Une police plus humaine?

Nouveau concept d'organisation policière, la police communautaire tente de faire en sorte que les agents deviennent de véritable acteurs socio-communautaires impliqués dans leur quartier. Est-ce que la perception des citoyens face à la police en sera changée pour autant?

Julien Laplante

Le concept de police communautaire est une idée typiquement «années 90» alors que l'amélioration du service à la clientèle est le nouveau leitmotiv du secteur public. Cette nouvelle forme de police a été développée au début de la décennie aux États-Unis alors que le problème de la criminalité était grandissant dans les quartiers défavorisés. Lorsque la répression pure ne fonctionne plus, on essaie d'autres approches et c'est précisément ce qu'on tente avec la police de quartier à Montréal.

Le Service de police de la Communauté urbaine de Montréal (SPCUM) entamait un nouveau virage au début de 1997 pour transformer la police. Cette réforme, entreprise au coût de plusieurs millions de dollars, veut rendre la police plus accessible et plus ouverte au citoyen... et non pas seulement aux criminels. On a ainsi entrepris de multiplier les

postes de police en les rendant plus convivial tout en leur donnant un nouveau nom, celui de «poste de quartier».

On peut noter l'absence de cellules et d'enquêteurs dans ces postes, de même que la présence d'une salle communautaire facilitant les rencontres avec les organismes sociaux et les citoyens. Les moyens de répression policier ont été par le fait même centralisés dans un des quatre postes régionaux. À l'heure qu'il est, 49 nouveaux postes de quartier ont été ouverts, chacun ayant la responsabilité d'un quartier.

Plus qu'une simple réforme administrative pour une meilleure gestion de l'appareil policier, la police de quartier veut faire

en sorte que l'agent s'implique directement dans la communauté, et ce, d'une manière continue. On notera ainsi une

toys en leur parlant plus régulièrement, que ce soit au moyen du porte-à-porte ou, tout simplement, à l'occasion d'une patrouille.



présence accrue des policiers tentant un rapprochement avec les ci-

toyens en leur parlant plus régulièrement, que ce soit au moyen du porte-à-porte ou, tout simplement, à l'occasion d'une patrouille.

Le poste 19 est celui s'occupant du quartier englobant l'Université McGill et son ghetto étudiant. Nelson Marshall, agent socio-communautaire à ce poste, confiait au *Délit* que les principaux problèmes à résoudre dans ce quartier étaient des problèmes bien «étudiants» tels que ceux émanant des fêtes bien arrosées, que ce soit le bruit ou des comportements déplacés dans les rues. Pour résoudre ce type de problème, on ira à la source, par exemple en allant s'expliquer avec les responsables de l'organisation de ces fêtes, qui sont souvent les fraternités étudiantes.

Après deux ans de fonctionnement, la police communautaire tente maintenant de savoir quelles

sont les perceptions des citoyens face à la police de quartier et si ceux-ci sont vraiment satisfaits par ce nouveau concept. On a donc entrepris une enquête téléphonique qui devrait permettre d'en savoir plus à ce sujet.

La police de quartier est maintenant établie pour de bon à Montréal. Reste à savoir si les citoyens, seuls juges véritables des services qu'on leur rend, seront aussi satisfaits que semblent l'être les autorités municipales.

Les personnes intéressées à participer bénévolement au projet d'enquête entrepris par le poste de quartier numéro 19 peuvent contacter l'agent Nelson Marshall au numéro suivant: (514) 280-0419. On recherche plusieurs personnes pour questionner les résidants du quartier par téléphone.

Une histoire à l'eau de rose

Julie Rouleau

Vendredi le 11 septembre 1998, 13h07. J'attends. Je suis assise, mais je ne tiens pas en place. Je trépigne. Mes doigts battent la cadence sur le bureau. Le moment est crucial. Pour qui? Je ne sais pas encore vraiment. 13h24. J'attends toujours. Apparemment, je ne suis pas la seule internaute à attendre. Mais que se passe-t-il? La main à la bouche, j'arrache vigoureusement chacun de mes ongles. Ouach (dédain) ! Je sais! Mais que voulez-vous ? Ca me détient ! 13h59. (Soupir !) Je commence à en avoir marre de patienter pour cela ! Et pourtant, nous sommes SUPPOSEMENT à l'aire de la technologie ! 14h37. (Resoupir !) Là, j'en ai marre ! Je lirai le journal demain !

Samedi le 12 septembre 1998, 10h56. Voilà ! En première page du journal, on parle du très attendu (!*!?!) rapport de Kenneth Starr sur l'affaire Monica Lewinsky. Je m'assois à la table de la cuisine et

je dévore littérairement les 4 articles consacrés à cette véritable bombe journalistique. Non pas que je m'intéresse sérieusement aux déboires sexuels de mon grand ami Bill; non, le fait est que j'avais décidé de vous écrire un bel article sur le sujet (allez savoir si je mens). Enfin, peu importe quelles étaient mes intentions premières, me voilà rigoureusement informée de tous les détails de la liaison à l'eau de rose entre Bill et son ex-stagiaire Monica. Il faut dire que ce sacré vieux Kenneth n'y va pas avec le dos de la cuiller.

C'est en effet entre une bouchée de muffin anglais et une gorgée de jus que j'apprends que Monica s'y connaît en plomberie: elle a fait neuf pipes au président (non ! Pas celles qu'on fume, mes chers !) On y apprend aussi que Bill aurait eu des petits traitements de faveur à la Lewinsky alors qu'il était au téléphone avec un *congressman*. Leurs rencontres avaient lieu, apparemment, dans un petit bureau adjacent au bureau oval de

la Maison-Blanche. On nous raconte même que le président aime bien les cigares... à la nouvelle saveur Monica ! Disons que côté discréction, Kenneth ne s'y connaît pas beaucoup.

Mais, comble du malheur, notre procureur-héros ne s'arrête pas là. Il s'est mis en tête de détruire la carrière de Billy. Ainsi, ce sacré Ken (rien à voir avec la poupée)

soulève 11 points dans son rapport qui constitueraient des arguments suffisants à la destitution de William: multiples mensonges sous serment, multiples tentatives d'obstruction à la justice, actions étant «incompatibles avec le devoir constitutionnel du président d'appliquer fidèlement les lois.» Il faudra attendre la décision de la Commission Hyde, chargée de déterminer s'il y a lieu de demander la destitution de Bill, pour savoir si celui-ci est véritablement foutu. Une fois la décision prise à l'affirmative, les chances sont grandes pour que l'on puisse dire au revoir à ce cher président.

Histoire triste, n'est-ce pas? Comme dans tous les bons *soaps* américains, la passion entre nos deux antagonistes s'éteint en catastrophe: petite Monica pleure la perte de son amant pendant que celui-ci pleure sa déchéance. Mais voyez-vous, il y a un épilogue à ce roman-savon...

Quelques mois plus tard, en Suisse, Monica s'amuse. Elle rit. Elle rit de ce bon vieux Bill dont elle



*Tu veux t'amuser? Alors rejoins-nous. - Le Délit français. Tous sont bienvenus. Réunion tous les mardis, Shatner B-03, 16h30 *Metteur en page recherché (et journalistes...)*



II septembre 1998: Le dernier combat de Salvador Allende

Marcelo Garcia

« Et s'ouvriront les grandes avenues où pourra marcher l'homme libre...» (Extrait du discours prononcé par Salvador Allende le matin du coup d'état de 1973)

Cette année, la plupart des pays dans le monde et surtout ceux où la communauté chilienne est importante ont rappelé le 25ème anniversaire de la mort d'un des plus charismatiques leaders que l'Amérique Latine ait jamais connu : Salvador Allende.

Salvador Allende Gossen est né en 1908 à Valparaiso, le principal port commercial du Chili. Il étudie la médecine à l'Université du Chili à Santiago. Il s'implique depuis ses débuts en politique au sein du Parti Socialiste. Au cours de sa longue carrière politique, il a été député, sénateur, ministre et finalement président (après deux tentatives). Sa vie reflète celle d'un homme perséverant, fidèle à ses

idéaux de justice et surtout au peuple qu'il représente.

Le but de Salvador Allende était de créer une société plus juste où les ouvriers et les agriculteurs auraient un plus grand accès au réseau de santé, d'éducation et surtout à des salaires plus élevés. Il voulait établir un socialisme à la chilienne : des élections démocratiques et plus politiques, dialogue avec l'Église et l'opposition. Il voulait un socialisme de compromis et non pas d'affrontement. De ce point de vue, sa vision du socialisme était moins dogmatique que celui des pays de l'Est et même que celui de Fidel Castro à Cuba.

Les américains, la droite chilienne et les groupes réactionnaires ne lui ont cependant jamais pardonné. Ils se mettent donc d'accord pour faire tomber ce gouvernement élu démocratiquement à l'aide d'un putsch militaire dirigé par le général Augusto Pinochet le 11 septembre 1973.

Malheureusement, le projet d'Allende n'a jamais eu lieu et les années qui ont suivi sa mort ont été étoffé d'une dictature militaire fasciste et sanguinaire qui a tué, torturé et expulsé plus d'un million de chiliens entre 1973 et 1976.

Bien que le Chili est maintenant un des pays en développement qui connaît une grande période de prospérité économique, il ne faudrait surtout pas penser que cela s'est fait sans l'appauvrissement de la classe moyenne chilienne. Cette prospérité a surtout favorisé l'élite professionnelle et industrielle chilienne. Ceci était d'ailleurs un des objectifs de Pinochet : assurer la prospérité et la pérennité de la classe dominante

Même après 25 ans, l'âme d'Allende est cependant toujours présente auprès de gens qui ont cru en son projet et l'espoir continue

parce que, comme il le disait : « ...plus tôt que tard s'ouvriront les

grandes avenues où pourra marcher l'homme libre...»



Salvador Allende saluant la foule

Vive la coupe du monde

Alexandra Pierre

« On est les champions, on est les champions, on est, on est , on est les champions... »

Si, comme moi, vous avez passé l'été en France, vous devez être familier avec cet hymne. Il a été scandé, à toutes les occasions possibles, pendant les 2 mois de la Coupe du monde et bien au-delà. Cette folie du soccer s'est non seulement emparée de la France mais du monde entier (mondialisation oblige!). Partout sur la planète, on reprend cet air connu: les français, parce qu'ils ont obtenu la victoire, les brésiliens parce qu'ils ont presque gagné, les marocains parce qu'ils se sont presque rendu en 8e de finale et les québécois, parce qu'ils sont ...presque français!

Lors de toutes ces périodes de festivité, le sport nous a éloigné d'éve-

nements cruciaux, a efficacement servi de d'opium du peuple. Cependant, on peut se demander ce que ces peuples ont vraiment gagné quand, au même moment, ignorés par les médias, des milliers de marocaines se battaient pour leurs droits fondamentaux, des tribus autochtones brésiliennes étaient départies de leurs moyens de subsistances pour laisser place à l'exploitation de la forêt amazonienne, et que les français étaient au prise avec une extrême droite plus puissante que jamais. Un peu d'innocence peut être...

Le sport est devenu une façon distrayante de déresponsabiliser les citoyens, de les maintenir dans un état passif pour ne pas dire comateux- en les faisant entrer dans une grande danse des peuples où il suffit d'un événement comme la coupe du monde pour que la planète "fraternise en harmonie".

Le Tour de France est un autre exemple singulant. Des sujets essentiels comme la santé des cyclistes - des êtres humains, faut-il le rappeler? - et l'implication éthique du dopage ont été presque ignorés par le public et les médias couvrant le scandale. "Laissez courir les cyclistes, disaient ils, on ne peut pas décevoir les fans..."

Et si ces fans arrêtaient d'ingurgiter bêtement ces événements sportifs, ou du moins, se montrent responsables et exigent une certaine éthique sportive? Mais non, de la campagne médiatique élévant les sportifs au rang de héros, ils se sont laissés convaincre que ces performances incroyables, même obtenues de façon douteuse, ces efforts et sacrifices grandioses devaient être récompensés. Ils gardent ainsi leur drogue qui les éloigne de leurs devoirs, de leur responsabilité de citoyen actif et engagé.

Le sport a toujours été reconnu

sain pour ceux qui le pratiquent

mais désormais, il est carrément toxique pour ceux qui le regardent.



annonces classées

Les annonces peuvent être placées par l'intermédiaire du bureau d'affaires du daily, local B-07 du Centre universitaire, avant 14h00, deux jours avant le publication. Les bureaux sont ouverts de 9h00 à 17h00 du lundi au vendredi. Étudiant-es et employé-es de McGill (avec carte): \$4.75 par jour, \$4.25 par jour pour 3 jours consécutifs et plus. Grand Public: \$6.00 par jour, \$5.00 par jour pour 3 jours consécutifs et plus. Des frais supplémentaires peuvent survenir. Les prix n'incluent pas les taxes de vente (TPS et TVQ). Pour de plus amples information, venez en personne à notre bureau ou appelez au 398-6790. VOUS NE POUVEZ PAS PLACER VOTRE ANNONCE PAR TÉLÉPHONE. VEUILLEZ VÉRIFIER VOTRE ANNONCE LORSQU'ELLE PARAÎTRA DANS LE JOURNAL. Le Daily ne se tient pas responsable des erreurs ou des conséquences que pourraient entraîner ces erreurs. À votre demande, nous réimprimerons votre annonce si cette dernière était incorrecte par notre faute. Le Daily se réserve le droit de ne pas imprimer certaines annonces.

HELP WANTED

Travel-Teach English.
5 day/40 hr Sept. 23-27, TESOL teacher cert. course (or by correspond.) 1000's of jobs available. NOW. Free Info pack, toll free 1-888-270-2941.

Auditions Prod. Initiales recherchent talents étudiants pr jouer, chanter, danser ds "Little Shop Of Horror" version française pr rendez-vous bv 203-8613.

WORDPROCESSING/TYPING

Success To All Students
WordPerfect 5.1 Term papers, resumes, applications, transcription of tapes. Editing of grammar. 30 years experience. \$1.25/D.S.P. (same day \$1.50) 7 Days/week. On Campus/Peel/ Sherbrooke. Paulette 288-9638

FOR SALE

Loveseats 2 matching, mint condition, tones of beige/mauve. \$300 for both. 489-4232.

LESSONS/COURSES

Come and Practice your French with Francophones. Bilingual Club Half and Half. Tel. 465-9128.

COPIE NOVA

SERVICE DE PHOTOCOPIE EXPRESS en face du Campus de McGill

NOUS UTILISONS LES COPIEURS KODAK ET XEROX

NE PERDEZ PAS DE TEMPS À FAIRE VOS COPIES VOUS MÊME. NOUS LES FERONS POUR VOUS!

ACHETEZ VOTRE CARTE NOVA ET ÉCONOMISEZ

SUR COPIES-FAX-IMPRESSION LASER-RELIURES-COPIES COULEUR-ACETATE-S-TRAITEMENT DE TEXTE

\$ 500 SEULEMENT

VALIDE POUR TOUTE LA DUREE DE VOS ÉTUDES

Nouveau service sortie Lazer couleur PC or Mac

VOUS OBTIENDREZ

SERVICE RABAIS IMPORTANTS COPIES PROPRES

908 SHERBROOKE OUEST
près de McGill College
848-0423

publicité

398-6790

LE DELIT DE PRES 1911

SUITE DE LA PAGE 1

(Bémol sur les frais de scolarité)

Ces deux réalités démontrent le peu d'optimisme de notre génération et le fait que les possibilités d'emploi sont de plus en plus limitées. D'autre part, un rapprochement plus pointu entre nos institutions d'enseignement et le monde du travail est définitivement nécessaire pour rétablir l'optimisme étudiant.

Par ailleurs, les coupures récentes dans l'éducation (presque 500 millions depuis 1993-94) peuvent nous sembler draconiennes, mais elles sont directement liées aux politiques gouvernementales des années soixante où l'universalité des services (éducation, santé, etc.) faisaient fi de toute tentative d'équilibre budgétaire.

Depuis quelques années, les leaders politiques de tous les milieux à travers le Canada ont réalisé que ces programmes sociaux élaborés compromettaient la santé financière du

pays. Ce pays dont les contribuables sont noyés de taxes et d'impôts. Ainsi, les mesures prises par nos dirigeants nous affectent tous négativement à court terme, mais un équilibre budgétaire sera, vous en conviendrez, bénéfique dans les années à venir. Preuve à l'appui, le gouvernement provincial prévoit déjà des surplus budgétaires pour l'année prochaine. Une partie de ces nouveaux revenus iront donc sûrement dans le système d'éducation.

Ainsi, malgré le mécontentement qui secoue le monde universitaire en ce moment, on se doit de demeurer indulgent face aux secousses causées par la restructuration du gouvernement. Une formation de qualité doit être une priorité dans une société comme la nôtre mais à quel prix ?

Québec ::

Besoin d'un coup de pouce?

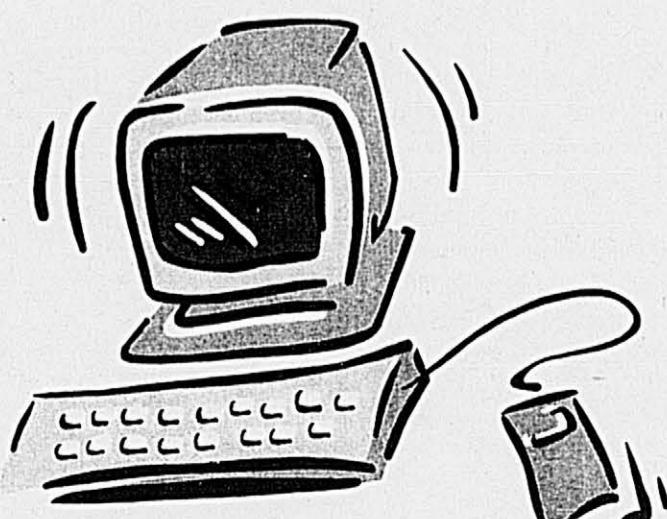
1 800 463-5306 • www.jeunes.gouv.qc.ca • CARREFOURS JEUNESSE-EMPLOI

Tout sur les programmes



Jeunesse Québec

Informez-vous
de notre TARIF
ÉTUDIANT
pour accès
illimité !



generation.net

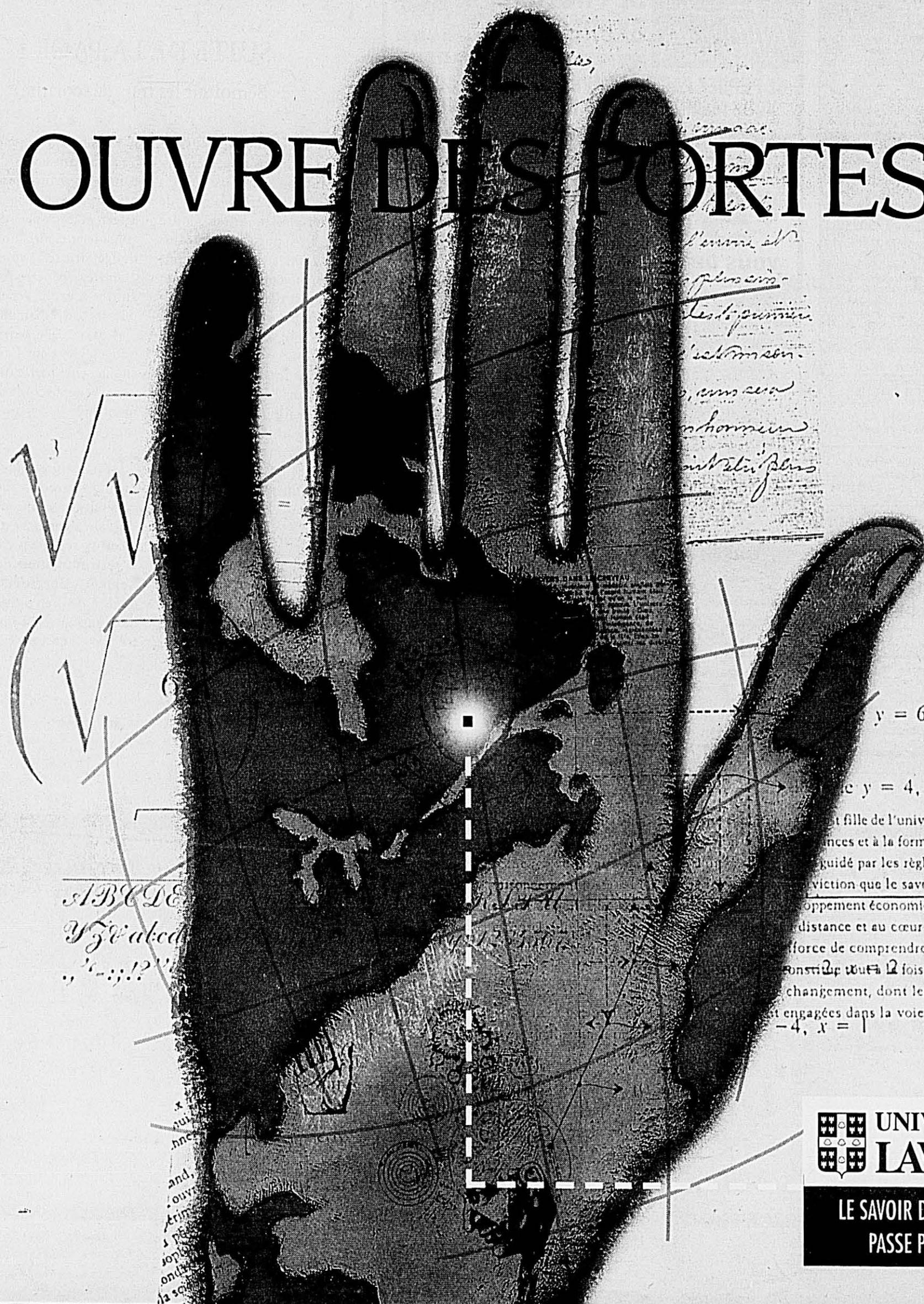
- Accès Internet rapide et fiable
- Branchement numérique
- NOUVEAU! Soutien technique prolongé : 9h à 24h, du lundi au vendredi • 9h à 17h en fin de semaine

Branchez-vous dès aujourd'hui !

514.845.5555

2020 University, bur. 1620, Montréal (QC) H3A 2A5 • www.generation.net

OUVRE D'ESPORTES.



Faire ses études supérieures à Québec, c'est avoir le marché du travail et le monde à portée de la main.

- Internationalisation des programmes de formation
 - Programmes de formation axés sur la carrière
 - Stages d'intervention professionnelle en milieu de travail
 - Domaines de recherche de pointe, dont plusieurs soutenus par les entreprises
 - Programmes de formation et de recherche sur mesure
 - Généreux programmes de bourses et de soutien au revenu
 - Accès gratuit à Internet pour tous les étudiants
 - Environnement de travail propice au développement intellectuel

www.ulaval.ca

Bureau d'information et de promotion • Université Laval • Cité universitaire (Québec) Canada G1K 7P4
Téléphone : (418) 656-2764 Télécopieur : (418) 656-5216